

Art populaire et l'Iran Islamique

■ BABAK KHANDANI

PARIS, 16 JANVIER 2007

Lors d'une de ses célèbres parties de chasse, le Roi Bahram, dit Gur, s'arrêta à un village et demanda hospitalité. Après avoir été restaurée, il voulu être divertit par des musiciens et des danseurs, mais on lui répondit : « Sir, nous sommes trop humble pour pouvoir entretenir des musiciens. Nous ne pouvons vous satisfaire. » Le roi Sassanide s'étonna, ne comprenant pas comment pouvait-on vivre sans musique. Il ordonna alors qu'on fasse venir de l'Inde quarante-mille musiciens et danseurs afin de parcourir le pays et de se produire dans les campagnes de l'Empire, pour le bonheur du peuple.

Dans la pensée mazdéenne de la Perse antique, la première mission du roi était d'assurer la joie de son peuple. Ainsi, dans son inscription à Persépolis, Xérès remercie Ahura Mazda de l'avoir placé sur le trône et « *d'avoir offert la joie à son peuple* ».

A l'antithèse de la Perse antique et mazdéenne, le régime des mollahs s'est fixé comme principale responsabilité la tristesse du peuple iranien. Erigé au rang du dogme, l'idéologie du deuil et de la désolation envahit la vie de tout un chacun et sert comme instrument de domination par la dépression mentale du peuple, transformé en réel zombie.

A la base de cette machination diabolique se trouve la destruction de l'art populaire et folklorique qui sont toujours mères nourricières des formes savantes de l'art. Dénigrant leur supposé caractère vulgaire, le régime les oppose à des créations faussement intellectuelles, dénuées de toute forme esthétique. Une armée entière d'artistes attirés, bardés de récompenses internationales leur donnant autorité, a pour rôle la destruction pure et simple de la culture persane. Cette destruction est sournoise mais efficace. La production des femmes

en public étant interdite et le code de la tenue vestimentaire contraignante, les villageois oublient peu à peu leurs chants et danses folkloriques, leurs costumes et même leur architecture, abîmée par des inscriptions islamiques d'origine douteuse.

Dans les villes, les équivalents d'opéra bouffe et de théâtre de boulevard ont été contraints à la fermeture : la rue Lalehzar à Téhéran ou les théâtres d'Ispahan ne sont plus que l'ombre de lieux de joie populaires qu'ils étaient avant l'ère des barbous. L'industrie du cinéma, à l'origine copiant le modèle indien qui n'a plus à démontrer sa force et sa créativité, ressemble dorénavant au modèle soviétique des années Brejnev et ne plaît qu'aux journalistes occidentaux en manque du rideau de fer.

Curieusement, la joie et la gaité ne sont même pas utilisées pour exalter les sentiments islamiques de la population. Tout doit être triste et laid. Même les bijoux architecturaux de l'art islamique comme certaines mosquées d'Ispahan sont transformés en Foire du Trône grâce à une décoration d'un goût des plus discutables. Le canon esthétique est la lamentation, la seule couleur appréciée est le noir, le son considéré le plus mélo-



dieux est celui des sanglots. Le cimetière, qui par ailleurs doit être on ne peut plus laid, reste le lieu de promenade par excellence.

Face à cette machine de torture qui broie les esprits pour les transformer en néant, l'arme la plus efficace est de prendre le régime islamique à son contre-pied et d'affirmer son attachement aux valeurs ancestrales basées sur la joie et le bonheur. Aujourd'hui, opter pour la couleur contre le noir est un acte de résistance, une résistance non seulement contre l'envahisseur islamiste, mais aussi contre la mort programmée du peuple d'Iran et de sa civilisation, et dans toutes les situations, surent retourner les pièges que les Américains leur posaient. ■

Article paru pour la première fois sur Iran-Resist.org.

